



**HAL**  
open science

## Y a-t-il une crise de l'environnement ?

Pierre Souq

► **To cite this version:**

Pierre Souq. Y a-t-il une crise de l'environnement?. Tour des sciences 2020 - "Les sciences et l'environnement", Nov 2020, Bordeaux, France. hal-02999488

**HAL Id: hal-02999488**

**<https://hal.science/hal-02999488>**

Submitted on 19 Nov 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Y a-t-il une crise de l'environnement ?

---

Conférence pour le Campus des étoiles

Le Tour des Sciences

« Les Sciences et l'environnement »

Mardi 10 novembre 2020

Lorsque nous parlons de « crise environnementale », notre première idée est qu'il existe un environnement naturel qui pourrait souffrir, notamment de l'activité des hommes. En d'autres termes, il existerait un environnement, que nous appelons plus communément « nature », la nature que nous croisons lorsque nous disons que nous allons nous promener « dans la nature », qu'il faudrait protéger, en raison de ressources rares ou limitées, mais nécessaires à la vie.

Alors, pour commencer, quelques questions assez simples :

- i) qu'est-ce exactement que la nature ?
- ii) peut-on assimiler la nature à un environnement ?
- iii) un environnement naturel s'oppose-t-il à l'environnement de l'homme ?
- iv) finalement, dans quel type d'environnement l'homme peut-il évoluer ?

Pour définir la « nature », je voudrais partir du concept américain de « wilderness », traduit d'abord par « nature sauvage » en français, puis plutôt, maintenant, par « naturalité ». Il correspond, par extension, à certains sites protégés appelés *wilderness areas*. Aux Etats-Unis, il y a environ 800 *wilderness areas*, c'est-à-dire des aires sauvages qui sont définies au niveau fédéral après validation par le Congrès, que nous appelons aussi communément en France des « réserves naturelles ». Ces réserves correspondent à 4,5% de leur territoire, dont 50% se trouve en Alaska. Selon l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), il s'agit d'une zone avec un haut niveau de naturalité, c'est-à-dire où l'influence humaine est minime. Ces réserves sont protégées par le *Wilderness Act*, ou Loi sur la protection de la nature, une loi fédérale américaine votée en 1964, rédigée par Howard Zahniser de la Wilderness Society (Société pour la protection de la nature), laquelle définit légalement la naturalité (*wilderness*) comme : « un lieu où la terre et sa communauté de vie ne sont point entravés par l'homme, où l'homme lui-même n'est qu'un visiteur de passage ».

*A wilderness, in contrast with those areas where man and his works dominate the landscape, is hereby recognized as an area where the earth and its community of life are untrammelled by man, where man himself is a visitor who does not remain.*

<https://wilderness.net/learn-about-wilderness/key-laws/wilderness-act/default.php>

Aussi, le *Wilderness Act* de 1964 affirme que « si la nature est à préserver, c'est qu'elle est extérieure à l'homme et doit le rester ». En tant que nature sauvage, la *wilderness* est donc « extérieure au social » (Veyret, 2012).

Historiquement, la première réserve naturelle au monde serait la forêt de Fontainebleau en France, dans le département de la Seine et Marne, située à une soixantaine de kilomètres au sud de Paris, d'une superficie d'environ 1097 hectares. Devenue réserve naturelle en 1953, elle était ce qu'on appelait une « réserve artistique », depuis 1861. Alors ce point est intéressant car, au-delà de la naturalité d'une réserve, nous allons voir que sa délimitation, son appellation, et donc sa relative protection, sont profondément culturelles et dépendent en fait de la volonté d'un peuple, en d'autres termes d'une politique humaine, qui ne s'arrête pas à ses aspects purement physiques ou biologiques.

En effet, et concernant Fontainebleau, les peintres de l'École de Barbizon, emmenés par Théodore Rousseau, critiquaient les plantations de résineux, les accusant de dénaturer les paysages, et se sont opposés à des coupes de régénération projetées dans les vieilles futaies en 1837. À la demande des peintres de l'École de Barbizon donc, les coupes de feuillus sont suspendues dans certains cantons appréciés des artistes. En 1853, des « sanctuaires de la nature » sont ainsi soustraits à l'action des forestiers sur 624 ha de vieilles futaies et de zones rocheuses (Bas Bréau, Cuvier Châtillon, Franchard, Apremont, la Solle, mont Chauvet), par dérogation aux règles d'exploitation habituelles, en faisant appel au caractère artistique exceptionnel des lieux. Pour la première fois en France, le souci de « protection de la nature », sous l'angle esthétique et paysager, va être associé à la gestion forestière. En effet, ici, l'argument n'est pas qu'esthétique, puisqu'il vise à limiter la plantation artificielle des arbres, et notamment des résineux. Aujourd'hui, on retrouve le même débat avec le pin douglas qui, planté pour des raisons économiques (il résiste à la sécheresse, pousse vite et droit), peut acidifier les sols et modifier la biocénose, la modifier d'autant plus qu'il s'agit d'une essence importée d'Amérique du nord, et qu'elle ne pousse donc pas naturellement sur les sols français.

Dans tous les cas, ce que nous appelons la nature répond en fait à une classification extrêmement poussée qui mélangent différents intérêts. Il existe même toute une classification des aires protégées produite par l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) qui se présente comme suit :

- Catégorie UICN : Ia (Réserve naturelle intégrale)
- Catégorie UICN : Ib (Zone de nature sauvage)
- Catégorie UICN : II (Parc national)
- Catégorie UICN : III (Monument naturel)
- Catégorie UICN : IV (Aire de gestion des habitats/espèces)
- Catégorie UICN : V (Paysage terrestre/marin protégé)
- Catégorie UICN : VI (Zone de gestion de ressources protégées)

Par exemple, une réserve naturelle n'est pas un parc naturel. Sans entrer dans les détails, le plus ancien grand parc du monde est celui du Yellowstone, site du patrimoine mondial de l'UNESCO, lequel couvre trois États : au nord-ouest du Wyoming, au sud-est de l'Idaho (en bordure de la forêt nationale de Caribou-Targhee) et au sud-ouest du Montana (adjacent à la forêt nationale de Gallatin). Il a été créé en 1872 et s'étend sur environ 9000km<sup>2</sup>, il est donc plus grand que la Corse. Retenez que si la réserve naturelle est d'abord protégée à des fins scientifiques ou de protection des ressources sauvages, le parc naturel amène lui en plus une autre activité, qui est touristique. Il faut donc réinterpréter le concept de « nature sauvage », non pas au regard de la relative présence ou absence de l'homme, mais de la définition de l'aire par l'homme lui-même, et pour l'homme, puisqu'en fait, elle nourrit d'abord ses intérêts. Il est d'ailleurs amusant de voir qu'au moment où la forêt de Fontainebleau se voit protégée par décret, apparaissent des guides de promenades (en 1839, Claude-François Denecourt crée le premier guide et participe à l'aménagement des sentiers) ; et puis, surtout, le chemin de fer arrive dès 1849, lequel nécessite du bois pour nourrir ses chaudières, ce qui va permettre aussi à une horde de parisiens de venir se promener à la journée, et donc de découvrir cette prétendue « réserve naturelle ».

Alors, la nature française n'est peut-être pas la nature sauvage américaine. D'ailleurs, nous ne traduisons plus *wilderness* par « nature sauvage », mais par « naturalité », ce qui paraît plus réaliste. En effet, non seulement notre territoire paraît bien petit pour trouver des aires sans présence humaine, mais la nature de nos sols est tellement riche, qu'elle est propice au développement de l'espèce humaine, ce qui signifie que l'Homme a en fait colonisé tous ses espaces, qu'il se trouve donc partout, même dans les réserves naturelles. En d'autres termes, en France, la nature sauvage n'existe pas vraiment, bien qu'il existe officiellement des réserves naturelles. En 2019, il y avait 167 réserves naturelles, chacune définie par l'INSEE comme « une partie du territoire où la faune, la flore, le sol, les eaux, les gisements de minéraux et de fossiles et, en général, le milieu qui représente une importance particulière est protégé. Il convient de soustraire ce territoire à toute intervention artificielle susceptible de le dégrader ». Aussi, cette dernière phrase peut nous laisser rêveurs car, existe-t-il même un seul territoire français qui pourrait ne pas être dégradé ? Cela ne signifie-t-il pas plutôt que le statut de « réserve naturelle » viserait à ne pas dégrader une aire géographique donnée, plus qu'elle ne l'est déjà ? En fait, une réserve naturelle n'est-elle pas un espace artificiellement protégé puisque c'est l'homme qui décide de le conserver en raison d'un milieu qu'il juge en fait unique ?

Un autre exemple, peut-être, pour montrer cette ambivalence entre une nature sauvage et une nature protégée : il existe des parcs naturels dont le patrimoine est reconnu en raison justement de la présence ou de l'activité passée des hommes, et non parce qu'il pourrait exister un environnement vierge de toute présence humaine. Je fais allusion ici à la reconnaissance de la Chaîne des Puys en Auvergne au patrimoine mondial de l'Unesco en 2018. Il s'agit d'un ensemble de 80 volcans long d'environ 45 kms. Si, par deux fois, la Chaîne

des Puys n'a pas été reconnue au patrimoine mondial, la raison pour laquelle l'Unesco l'a finalement acceptée, est l'argument donné par le conseil général du Puy-de-Dôme, à savoir :

*« que sans cette présence humaine qui a entretenu le site, notamment par le pastoralisme, ces formes volcaniques uniques ne seraient plus visibles aujourd'hui »*

En d'autres termes, si l'intérêt de ce site est de voir comment la croûte terrestre s'est fracturée, effondrée, en laissant remonter les magmas et soulevant massivement la surface, l'activité humaine l'y a aidé puisqu'il a permis d'entretenir les surfaces et d'éviter, justement à la nature sauvage, de reprendre son droit. En fait, la Chaîne des Puys est un site naturel reconnu par le patrimoine mondial de l'Unesco, alors même qu'il est apparu de façon artificiel, en raison donc de la présence de l'homme, et notamment de l'activité pastorale (l'élevage donc).

Alors, tout cela pour dire quoi ? Le concept de nature est profondément polysémique et son rapport à l'environnement est ambivalent.

Tout d'abord, nous avons dit qu'il faut distinguer deux sens de la nature : i) un premier sens, qui est peut-être naïf, et qui correspondrait à une nature vierge et sauvage, privée de toute présence humaine ; ii) un deuxième sens, plus réaliste, qui opèrerait une distinction entre ce que l'homme peut produire artificiellement et ce qu'il ne peut pas, l'ensemble des ressources qu'il ne peut pas produire, correspondant au concept de nature. Dans ce deuxième sens, la nature serait donc une réserve de ressources limitées dont la conservation pourrait s'avérer critique dans la préservation de la vie, qu'il s'agisse de l'espèce humaine, ou bien d'autres, le statut « d'espèce protégée » restant encore à définir.

Avant de discuter ce point, je voudrais encore préciser le premier sens de la nature, car j'ai pu dire qu'il me semblait naïf, ou peu réaliste. Pourquoi donc le concept de « nature sauvage » me semble naïf, ce qui expliquerait d'ailleurs pourquoi, en France du moins, *wilderness* est plutôt traduit maintenant par « naturalité », plutôt que par « nature sauvage ». Tout d'abord, existe-t-il un seul endroit du globe qui pourrait ne pas être touché par l'homme ? Si l'on prend des endroits reculés, comme l'Amazonie ou le Groenland, il est vrai que la densité humaine peut s'avérer extrêmement faible, voire même, quasiment nulle. L'Antarctique, avec ses 14 millions de km<sup>2</sup> pour 4000 habitants, a une densité de 0,0003 habitants au kilomètre carré. Pour autant, l'impact du réchauffement climatique, c'est-à-dire de l'augmentation de la température due à l'activité humaine à la surface du globe, y est paradoxalement plus important. Aux pôles, l'augmentation des températures augmentent deux à trois fois plus vite que sur les continents ce qui signifie que, malgré l'absence physique des hommes, les effets de leurs activités, à distance, ont un impact sur la banquise et donc les espaces dits « naturels ». La température est un facteur, mais la composition de l'air en est un autre puisqu'on sait qu'une forêt, par exemple celle amazonienne, capte les gaz avec des concentrations qui varient selon l'activité humaine (je pense notamment au dioxyde de carbone). Si les forêts séquestrent environ 50% des gaz à effet de serre, cette

capacité est en baisse, notamment à cause des hausses de température. En d'autres termes, alors que les forêts, notamment tropicales absorbent une grande partie des émissions de carbone produites par l'homme, il se pourrait qu'elles ne puissent plus le faire, voire même qu'elles se mettent à émettre du CO<sub>2</sub>, ce qui aura notamment pour impact une augmentation encore plus forte des températures à la surface du globe. Là aussi, nous voyons que la nature sauvage, celle qui a priori n'est pas touchée par l'homme, l'est en fait d'autant plus que l'homme y paraît absent.

C'est donc une illusion de croire qu'il existe encore aujourd'hui une nature sauvage, existant indépendamment de l'homme car, partout, l'homme a laissé ses traces et continue d'impacter l'environnement à l'échelle du globe (= Anthropocène). Et quand je dis le globe, il faut inclure la profondeur, je pense au fonds marins, et la hauteur, je pense à l'atmosphère et même les environs de la Terre puisque les déchets de nos satellites, qui ne sont certainement pas biodégradables, polluent la périphérie de notre planète sans que les effets à long terme ne soient encore trop pensés (pour l'instant, on parle surtout de problèmes liés à la pollution lumineuse qui réduit l'observation du ciel, mais d'éventuelles collisions avec les engins que nous envoyons dans l'espace). Dans tous les cas, il y a, dans l'espace, environ 2100 satellites qui fonctionnent, 5000 objets volumineux qui traînent (genre coiffes ou réservoirs de fusée), 900 000 débris dont la taille est comprise entre 1 et 10 cms, 130 millions de débris de moins d'1mm, l'ensemble formant quelque chose comme 8000 tonnes de matière industrielle, soit l'équivalent de la Tour Eiffel. Alors, si cela peut paraître négligeable, ce n'est que le début d'une pollution qui va aller en augmentant, puisque les projets spatiaux se multiplient, avec des buts variés : d'exploration (comme sur la lune, Mars, ou encore des astéroïdes), de coopération (en rapport à la station internationale), mais aussi de tourisme (je pense au projet *Bigelow Aerospace* qui, depuis les années 90, voudrait produire des hôtels placés en orbites terrestres ; mais aussi celui bien connu d'Elon Musk (*SpaceX*), qui veut développer notamment le tourisme sur la lune, mais aussi ce qu'il appelle un « transporteur colonial martien » (*Mars Colonial Transporter*), avec un ensemble de capsules susceptibles de faire des allers et retours entre la Terre et Mars. Elon Musk, qui veut mourir sur Mars, pense que, d'ici 2035, il y aura des milliers de fusées qui transporteront un million de personnes vers Mars dans le but de créer une colonie autonome. Et puis, il y a aussi des projets visant à construire des « constellations de satellites », comme *Starlink* d'Elon Musk, qui vise à placer au moins 12000 satellites en orbite (une véritable constellation donc) afin de produire de vastes réseaux de télécommunication. Bref, la conquête totale de l'Homme sur Terre s'épand dans l'univers. Le terme de « conquête » n'est pas trop fort, il est guerrier, puisqu'en même temps que nous colonisons l'espace, des polices se forment. L'année dernière, Emmanuel Macron, a par exemple, approuvé (je le cite) la « nouvelle doctrine spatiale militaire », proposée par la Ministre des Armées, Florance Parly, qui « permettra d'assurer notre défense de l'espace et par l'espace », la création d'une force spatiale donc qui deviendra à terme « l'Armée de l'Air et de l'Espace ». Le budget alloué est important, 3,6 milliards d'euros. Aux USA, il y a déjà la *Space Force*, etc. Dans ce cadre, vu le nombre de satellites qui va augmenter, il existe une

théorie, dite « syndrome de Kessler » (formulée par Kessler en 1978, qui était un consultant de la NASA), qui montre, que dans le cas où un pays pourrait détruire le satellite d'un autre pays, il pourrait y avoir une réaction en chaîne, les débris de l'un, entraînant la destruction des autres).

Alors, au fond, qu'est-ce que la nature ? Et quel est son rapport à l'environnement ?

La nature, n'est pas la *wilderness* américaine dont le sens est clairement naïf, du moins désuet. S'il existait des espaces vierges, sur Terre, il y a des centaines d'années, il n'y en a plus. Au mieux donc, la nature correspond soit à des espaces protégés de façon artificiels, soit à une idée romantique, qui rappelle le mythe d'un « retour à l'état de nature », comme chez Rousseau, par exemple, qui a initié l'esprit naturaliste de la période romantique. Dans *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1776-8), il décrit ainsi les fleurs qu'il pouvait mettre dans son herbier sur les hauteurs de Ménilmontant, Paris au XVIIIe siècle, pouvant avoir des allures de nature sauvage. Mais le Paris sauvage de Rousseau, comme la nature, aujourd'hui, que grand nombre de randonneurs recherchent, paraît en fait éphémère, voire illusoire. Le randonneur aujourd'hui, et je parlais des parisiens qui allaient déjà à Fontainebleau au XIXe siècle grâce au train, ne rencontre la nature qu'un court instant et dans une aire physique bien délimitée, que la carte IGN, que tout bon randonneur possède, rappelle. Cette nature topographique donc, se visite quelques jours, voire quelques semaines, le temps d'un bivouac, et le randonneur, qui est en fait un touriste, revient vite à la ville, les poumons débordant d'air pur, les batteries du cœur rechargées à bloc, l'esprit léger car il est resté déconnecté de la ville et s'est reconnecté à la nature. Pour autant, redevenu sauvage, l'homme moderne s'empresse de regagner la civilisation, plus soucieux de retrouver un bon réseau internet et de manger un hamburger bien gras, que de ramasser du bois sec pour se chauffer la nuit et d'apprendre les plantes qui sont comestibles ou non.

Dans tous les cas, on voit que l'idée de nature comporte une certaine ambivalence au sein de l'existence humaine, avec d'un côté, l'homme continuant de façon exponentielle à développer son environnement technologique et industriel, sans se soucier vraiment des impacts réels sur la Terre (la politique de Trump incarne très bien ce mouvement), et de l'autre, un homme, plus soucieux de son environnement naturel, à la fois parce qu'il a conscience qu'il détruit d'autres formes de vie, la faune, la flore, mais des individus même au sein de l'espèce humaine, qu'il appauvrit les sols, réduit la biodiversité et exploite un certain nombre de ressources naturelles limitées, pourtant nécessaires au maintien de la vie. Pour aller vite, nous avons là, deux attitudes opposées : une qui se moque du concept de nature et une autre qui s'en inquiète.

Je vais maintenant m'attacher à cette deuxième tendance, qui montre une certaine inquiétude vis-à-vis du monde, laquelle, dans son débordement pathologique, s'appelle l'éco-anxiété.

Depuis le mythe du bon sauvage, il existe une idée romantique de la nature, que l'on trouve notamment en Allemagne, après Goethe, et des poètes comme Hölderlin ou Rilke, et puis aux Etats-Unis, dont les grands territoires permettent à l'imagination et à l'esprit humain, de s'étendre à l'infini. Il y a Jack London évidemment, John Muir aussi, qui a donné son nom à un grand trail en Californie, Aldo Leopold, un grand écologiste, qui a écrit *L'Almanach d'un comté de sables [A Sand County Almanac]* (1949), et les auteurs américains appartenant au courant dit du « *transcendentalism* », comme Henri David Thoreau, qui s'est retiré deux ans près du lac Walden près de Concord en Nouvelle-Angleterre. Dans son ouvrage *Walden ou la vie dans les bois* (1854), on peut lire longuement l'apologie qu'il fait par exemple de ses haricots, comme il les voit grandir. Il y a aussi Ralph Waldo Emerson qui a écrit *Nature* (1836), ouvrage dans lequel il montre que la nature manifeste d'abord un Tout cohérent, un cosmos, au sein duquel toutes les choses vivent ensemble et qu'il est important, malgré les processus de création et de destruction, de maintenir un certain équilibre naturel entre les étants qui partagent un même environnement. Dans ce cadre, l'environnement naturel, parce qu'il est peu familier, inhabituel, opposé au confort de la ville, est alors l'occasion de revenir à un monde plus immédiat et sensible, où le sujet peut redécouvrir ce qu'il est, ses sentiments, ses émotions, ses besoins premiers tels que manger, boire, ou dormir. C'est là aussi l'histoire de Christopher McCandless qui est relaté dans le livre *Voyage au bout de la solitude [Into the wild]* (1996) de John Krakauer, lequel a été adapté en film par Sean Penn en 2007 (*Into the Wild* ou *Vers l'inconnu* au Québec). On y voit un jeune adulte de 22 ans, qui a terminé ses études et, plutôt que d'aller à l'Université et que de suivre l'ordre « normal » d'une vie humaine, décide de partir à l'aventure, jusqu'à atteindre l'Alaska. En fait, ce que cherche Christopher, c'est un certain calme intérieur, la sérénité, ce que les grec appelaient l'« ataraxie » (la paix de l'âme), son contact avec la nature lui permettant une sorte de retraite intérieure où, son activité devient rythmée par la force des éléments, l'eau, la pluie, la glace, la neige, le vent, le feu, la terre, mais aussi les heures du jour et de la nuit, les saisons, la faune et la flore environnante, etc. Aussi, pour grand nombre de trappeurs en Alaska, Christopher McCandless était une blague dont la fin a pu laisser croire qu'il était bien incapable de survivre dans la *wilderness*, la nature sauvage. Il n'avait d'ailleurs pas de carte des environs, chose pourtant nécessaire et facile à obtenir pour se repérer et donc survivre. Mais en fait, c'est justement parce qu'il voulait se perdre et errer dans les méandres de l'existence, qu'il n'avait pas de carte, préférant suivre les chemins « non balisés » de son environnement naturel, suivre le cours d'une rivière jusqu'à ce qu'il trouve une solution pour traverser, suivre la crête d'une montagne pour arriver à son sommet, suivre la piste d'un renne pour essayer de le tuer, suivre la direction des étoiles pour avancer dans la nuit, suivre son intuition et marcher à l'estime comme si son corps était connecté au monde autour de lui et que, lui et son monde, ne faisait plus qu'un. En fait, la nature ici, et c'est une idée analogue aux pensées d'Emerson et Thoreau dont je parlais tout à l'heure, est l'environnement que je teste jusqu'à ce que j'éprouve le sentiment d'être-là, d'être-présent-au-monde, de vivre dans l'ici et maintenant, c'est-à-dire de me sentir connecté avec ce qui m'environne, et dans cette connexion même, avoir l'impression d'exister, c'est-à-dire à la



fois de sortir de moi-même pour rencontrer l'Un – le Cosmos, mais aussi par effet rétroactif, de me retrouver seul face à moi-même, donc de me redécouvrir, et a fortiori, d'essayer de comprendre quelle est ma place au sein de ce vaste univers.

Et ici, la mort de Christopher McCandless semblait inévitable, dans le cours (naturel) des choses, la nature sauvage étant cet environnement où l'homme peut se sentir vivre, parce qu'il éprouve aussi le risque de périr, et donc le besoin de mourir.

Alors, et c'est vraiment le nœud de ma communication aujourd'hui, il existe au moins deux conceptions de la nature, que je vais distinguer, mais qui se recourent et se confondent au sein de la psyché humaine. Et l'argument que je voudrais donner, c'est que, s'il existe une « crise environnementale », elle provient d'abord de cette confusion entre deux conceptions de la nature, qui mène en fait l'homme à des actions contradictoires et désastreuses

Il faut distinguer la conception que nous avons de la nature, qui consiste à la comprendre comme un Tout cohérent, proche de ce que les grecs, pendant l'Antiquité, appelaient le cosmos, terme que j'ai pu employer précédemment, d'une autre conception, plus subjective, et au fond, plus humaine, qui voit dans la nature, d'abord la nature humaine, et plus précisément la tendance qu'a l'homme de se projeter dans un monde qui lui appartient, ou plutôt, dans un monde dont il a le sentiment qu'il est le sien. Je reformule. Il y a d'un côté, la conception de la nature comme non-ego, c'est-à-dire comme un Tout où l'homme peut bien apparaître, mais où il ne constitue pas son centre, et puis une autre conception, où l'ego, c'est-à-dire le sujet est le centre du monde et donc, où, l'environnement est la projection de son « soi », laquelle projection correspond à l'ensemble des choses utiles correspondant à ses préoccupations, c'est-à-dire ce qui fait sens pour lui.

Le problème est que, dans le flux de notre activité ordinaire, c'est-à-dire lorsque nous vivons normalement, nous avons tendance à confondre les deux. Je vais prendre des exemples. Là, tout de suite et maintenant, nous avons tous le sentiment d'exister dans un monde objectif et réel. Ce que nous voyons devant nous, ce que nous sentons dans l'air, ce que nous entendons, tout nous semble réel, et faire partie d'un environnement objectif. Nous ne doutons pas de l'existence réelle de cet environnement qui nous environne, c'est-à-dire qui se trouve autour de nous, et dans lequel nous vivons. Sauf que, ce que nous oublions, c'est que derrière la réalité de cet environnement apparent et des objets qui le composent, il existe un ensemble de « signes » que nous projetons, lesquels donnent forme aux objets environnant, sans que nous en ayons forcément conscience. Par exemple, lorsque je vivais à Paris, je me pouvais me promener dans certaines rues avec la conviction de les connaître. Leur réalité ne pouvait pas m'échapper, je ne pouvais pas m'y perdre. Aussi, un bon jour, j'ai commencé à manger des sushis. Le sushi est devenu une nouvelle raison de vivre, c'est-à-dire qu'il est devenu un objet préoccupant, que je voulais, parfois chercher. Et à partir de là, au sein même des rues que je pensais connaître, j'ai vu apparaître plusieurs sushis shop, comme si, avant que j'apprécie les sushis, et bien, ceux-ci n'existaient pas. Alors, a posteriori, lorsque je réfléchis à l'existence de ces sushis shop, je ne doute pas qu'ils

existaient avant mon intérêt pour les sushis. Sauf que, a priori, c'est-à-dire, avant que je n'aime les sushis, je ne les voyais pas, ils n'apparaissaient pas dans mon champ phénoménal, ils étaient insignifiants, je ne portais aucun intérêt, aucune intention, à ces restaurants.

Bien souvent, nous nous disputons parce que nous pensons avoir raison ; et, si nous pensons avoir raison, c'est parce que nous affirmons quelque chose à partir de la perception que nous avons du monde, convaincu que ce monde existe, sans penser que la façon que nous avons de le voir est en fait déterminée par des significations et des préoccupations qui nous sont propres. Avant mon intérêt pour les sushis, j'aurais très certainement pu affirmer qu'il n'existait pas de sushi shops dans telle ou telle rue, alors qu'un autre individu aurait pu me contredire et affirmer le contraire.

S'il y a peu de chance que cette affaire de sushi ait pu me mener jusqu'au poing, il existe de grands débats liés à la nature, qui montre une perception totalement différente de ce qu'elle est, une mésentente, voire même une incompréhension totale entre différents protagonistes dont les intérêts et les préoccupations sont totalement opposés. Je parlais des artistes de l'école de Barbizon qui voyait dans les chênes de la forêt de Fontainebleau des arbres majestueux pour leurs toiles ; et puis il y avait les forestiers qui voyaient dans les chênes du bon bois de chauffage. Aujourd'hui, il y a les marchands de bois qui voient dans le pin douglas un arbre résistant à la sécheresse, poussant vite et droit, exploitable donc pour faire des planches ou des poutres de charpente, et puis, il y a les associations écolos ou les biologistes qui voient dans leur plantation une acidification des sols et une destruction de la biocénose. Selon nos préoccupations donc, le regard que nous allons porter sur la nature va changer et, il est donc important, avant même de dire ce qu'est la nature, de se demander, pourquoi et dans quel but nous voulons la questionner.

Pourquoi donc questionner la nature ? Au fond, je crois que si le concept de nature nous importe tant, c'est en raison de la peur que nous avons de mourir. Dis comme cela, cela peut paraître étrange ; mais, si nous réfléchissons aux raisons qui déterminent nos façons de voir le monde, elles répondent en fait à une biologie primaire et assez simple qui fait que nous allons tendre vers des objets qui nous préoccupent et donc voir le monde d'une certaine façon parce qu'il va nous procurer un certain avantage, voire du plaisir, et que nous allons, au contraire, ignorer des objets inintéressants, parce qu'ils ne nous donnent rien (du moins, nous les ignorons parce que nous avons l'impression qu'ils ne nous donnent rien). Ainsi, lorsqu'il s'agit de penser la nature, le problème est complexe car, au fond, chaque façon de la percevoir va répondre en fait à un réseau de préoccupations qui semble tout à fait juste et légitime pour celui qui le projette. Et cette légitimité, qui dépasse le cadre légal, s'appuie simplement sur un certain instinct de survie où celui qui va même détruire la nature, va le faire, pensant être dans son bon droit, si cette destruction va lui permettre un gain, un profit, un avantage, bref d'accroître sa force vitale, et donc lui permettre de vivre mieux.

Le problème aujourd'hui est que, pour que la nature des écologistes ait un sens qui puisse pénétrer l'esprit du plus grand nombre, il faut qu'elle puisse paraître intéressante. Or, il est

beaucoup plus intéressant pour le monde de percevoir la nature à travers le filtre du capitalisme ou de l'économie, car elle est tout de suite comprise à partir d'une plus-value, ou d'un gain financier, ce qui aujourd'hui, parle plus directement à l'homme, parce que c'est d'abord l'argent qui permet à chacun de vivre. De façon triviale, j'ai envie de dire que, si l'homme n'achète pas bio ou local, c'est parce cela coûte d'abord plus cher. Si l'homme ne fait pas de potager, c'est parce que, là aussi, cela coûte plus cher que d'acheter des conserves, et qu'en plus, cela prend beaucoup de temps et d'énergie. Alors, je généralise, évidemment, mais l'idée me semble au fond assez juste.

Du coup, et nous pouvons faire ici un peu de prospection, faut-il penser que, parce que l'homme est d'abord intéressé par l'argent, il va continuer à exploiter la nature à outrance jusqu'à la détruire complètement ? Dans ce cadre, l'espèce humaine risque-t-elle de disparaître puisqu'à terme, elle n'aura plus assez de ressources pour survivre ? Comme on l'entend parfois, la nature ne va-t-elle pas un jour reprendre ses droits et réagir à cette exploitation outrancière ? Faut-il alors anticiper sur les risques d'une nature sauvage et se faire, dès maintenant, un intégriste de l'environnement, défendre par exemple « l'hypothèse Gaïa »<sup>1</sup>, comme Thanos dans *Avengers : Infinity War* (2018) ou Richmond Valentine dans *Kingsman: The secret service* (2015), assassiner une grande partie de la population humaine afin de protéger l'autre, mais aussi sauver d'autres vies, la faune, la flore, la planète Terre même si elle est comprise comme un supra-organisme ?

Aujourd'hui, dans les théories dites de l'effondrement, rassemblées dans ce que Pablo Servigne et Raphaël Stephens appellent la « collapsologie »<sup>2</sup>, est fait l'hypothèse que nous, humains, sommes arrivés à un point de rupture et que donc, au-delà d'un projet économique comme la décroissance (c'est-à-dire, pour aller vite, la nécessité de consommer moins de biens, moins d'énergie, moins de services, mais aussi de moins travailler, de développer des systèmes d'habitats plus performants sur un plan énergétique, de vivre à la maison, avoir un potager, des panneaux solaires ou des éoliennes, pourquoi pas un moulin à eau, etc.), la disparition de certaines populations est non seulement nécessaire, mais inévitable.

---

<sup>1</sup> L'hypothèse Gaïa, appelée également hypothèse biogéochimique, est une hypothèse controversée, initialement avancée en 1970 par le climatologue anglais James Lovelock en collaboration avec la microbiologiste américaine Lynn Margulis, mais également évoquée par d'autres scientifiques avant eux, selon laquelle la Terre serait « un système physiologique dynamique qui inclut la biosphère et maintient notre planète depuis plus de trois milliards d'années en harmonie avec la vie. L'ensemble des êtres vivants sur Terre formerait ainsi un vaste superorganisme — appelé « Gaïa », d'après le nom de la déesse de la mythologie grecque personnifiant la Terre — réalisant l'autorégulation de ses composants pour favoriser la vie. Un exemple cité par Lovelock à l'appui de son hypothèse est la composition de l'atmosphère, qui aurait été régulée au cours du temps de manière à permettre le développement et le maintien de la vie.

<sup>2</sup> Le mot « collapsologie » est un néologisme inventé « avec une certaine autodérision » par Pablo Servigne, ingénieur agronome et Raphaël Stevens, expert en résilience des systèmes socio-écologiques. Il apparaît dans *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* publié en 2015. C'est un mot-valise issu du latin *collapsus*, participe passé de *collabi*, « tomber d'un bloc, s'écrouler, s'affaisser » (qui a donné *to collapse* en anglais) et du suffixe « -logie », *logos*, mis pour « étude », lequel est destiné à nommer une démarche à caractère scientifique.

La faim dans le monde, les famines, la misère sociale et économique, la pauvreté, les épidémies, les flux migratoires des pays pauvres vers les plus riches, les bateaux et les camions où s'entassent des populations humaines (je pense au camion charnier en 2019 qui a vu périr 39 migrants vietnamiens transportés de la Belgique à l'Angleterre), le terrorisme, la guerre, le nationalisme, l'intégrisme religieux, l'augmentation du fossé entre les plus riches et les plus pauvres (pendant l'épidémie de Covid, la fortune des ultra-riches a augmenté de 27,5% ; celle d'Elon Musk, par exemple, a été multipliée par 4 simplement de la période d'avril à juin 2020, passant d'environ 25 milliards de dollars à 100 milliards... cette augmentation est liée aux changements des habitudes de la population mondiale qui a fait exploser l'usage informatique, les télécommunications, mais aussi l'achat en ligne, etc.), bref, autant de phénomènes montrant qu'au-delà des politiques, au-delà de politiques pouvant être même très humanistes, il existe une sorte de régulation naturelle corrélée à l'économie, qui fait le tri, sélectionnant les plus aptes à vivre, c'est-à-dire les plus riches, ce qui signifie que, si la nature existe pour l'homme, elle s'exprime dans un environnement d'abord artificiel et économique, quand bien même elle fonctionne à la manière du processus biologique de sélection naturelle. Et dans ce cadre, la nature n'est plus du tout un espace vierge et sauvage mais le monde au sein duquel vivent tous les hommes, lequel n'est pas du tout « commun », puisqu'en fait, il n'est pas partageable par tous. Le monde ici, l'environnement de nos vies, est en fait, un territoire, c'est-à-dire un espace gardé par divers protagonistes, il est borné, protégé, limité, encadré, cadastré, notarié, légalisé ; il est déterminé par un ensemble de barrières, de clôtures et de haies, qu'une image aérienne permet facilement de voir, mais aussi des barrières symboliques et virtuelles, comme les lois de l'informatique et de l'économie le montrent. Ces barrières, qui sont les produits des hommes, manifestent encore un instinct naturel de survie, puisqu'il s'agit toujours de vivre selon la loi du plus fort, mais elles sont devenues « schizoïdes », car elles montrent une dissociation totale de l'humain avec le monde naturel au sein duquel, les autres organismes, c'est-à-dire les espèces qui ne sont pas humaines, survivent. En d'autres termes, ce que l'Homme a fait au monde n'a plus rien à voir avec la nature sauvage. L'Homme a produit une nature artificielle que les parcs représentent parfaitement (ce qu'on appelle l'osmalisation), lesquels sont pensés de façon technique et correspondent à un esprit rationnel. Il faut marcher ici, il ne faut pas marcher là. Il ne faut pas écraser les fleurs, il faut semer telle plante, mais pas celle-là. Il ne faut pas mélanger les choses ou alors selon un ordre strict et préétabli. Les jardins doivent être carrés et géométriques, il faut enlever les mauvaises herbes comme si une herbe pouvait être mauvaise. Et lorsqu'il s'agit de permaculture, c'est pour planter des pommes de terre dans un carré afin d'économiser de la place dans les villes, gagner du volume, de la verticalité, l'espace horizontal étant trop plein, et puis il faut vendre, encore vendre, répondre à une logique économique, il faut développer le bio, le commerce équitable (*fairtrade*), redévelopper le local, mais à quel coût ? À quel prix ? À quoi bon rouler en voiture électrique si le prix d'achat n'est pas abordable et si toute la voiture n'est pas biodégradable ? Plutôt que de permettre aux bobos d'avoir un jardin bio à Paris, ne vaut-il pas mieux développer des OGM permettant de lutter contre la faim dans le

monde ? Comment limiter la déforestation en Amazonie quand on sait que les populations locales vivent en-dessous du seuil de pauvreté et que donc elle leur fournit un travail permettant de faire vivre leurs familles ? Pourquoi faire des pistes cyclables dans les grandes villes sinon pour augmenter les maladies respiratoires car l'air respiré à vélo est plus nocif que celui filtré en voiture ? Etc, etc... je suis certain que vous aussi, vous avez des exemples permettant d'illustrer l'aspect schizoïde du monde, c'est-à-dire ce sentiment que nous avons tous de ne pas pouvoir protéger notre environnement naturel, toute action amenant son lot d'avantages et d'inconvénients.

Je le rappelle : ce sentiment schizoïde, vient, selon moi, de cette double conception que nous avons de la nature, à la fois espace sauvage qui nous semble propice à la vie en général, et en même temps, espace d'abord, humain, qui est censé favoriser seulement l'espèce humaine, au détriment donc des autres, et même aujourd'hui, de tous les hommes. En fait, ici, il paraît clair que nous, les hommes, depuis la Renaissance, mais surtout depuis les révolutions industrielles du XIXe siècle, avons opté pour la seconde conception et avons développé l'industrie et l'économie à outrance, à la manière des Dieux, c'est-à-dire sans nous soucier des retombées possiblement négatives sur nos vies et la vie sauvage. Ou plutôt, si le capitalisme, au fond, le productivisme, vise bien à faire vivre très confortablement une minorité d'êtres humains, il se fait, non seulement au détriment des autres, mais de la vie en général. Et dans ce cadre, nous avons atteint une limite, que la limite dite du « jour du dépassement »<sup>3</sup> représente assez bien (il s'agit du rapport de la biocapacité sur l'empreinte

---

<sup>3</sup> Le jour du dépassement, ou jour du dépassement de la Terre (en anglais : Earth Overshoot Day ou EOD), qu'il ne faut pas confondre avec « l'horloge de la fin du monde » (dite aussi horloge de l'Apocalypse) correspond à la date de l'année, calculée par l'ONG américaine Global Footprint Network, à partir de laquelle l'humanité est supposée avoir consommé l'ensemble des ressources que la planète est capable de régénérer en un an. Passée cette date, l'humanité puiserait donc de manière irréversible dans les réserves « non renouvelables » (à échelle de temps humaine) de la Terre. En 2020, l'ONG a estimé cette date au 22 août. En 2019, la date était le 29 juillet. Le recul est dû au ralentissement de l'activité économique due au Covid. Le calcul est dérivé de celui de l'empreinte écologique globale, concept développé par Mathis Wackernagel, président de Global Footprint Network. Global Footprint Network présente le jour du dépassement comme le résultat de la formule :

$$J = B / E \cdot 365 \text{ où :}$$

J est le jour de dépassement (compté à partir du 1er janvier) ;

B est la biocapacité ou capacité de production biologique de la planète en hectare global (hag) ;

E est l'empreinte écologique de l'humanité hectare global (hag)

Il s'agit donc du rapport de la biocapacité sur l'empreinte écologique globale, ramené à une date de l'année, une date étant perçue comme plus marquante qu'un pourcentage.

De manière similaire peut être calculé le nombre de planètes Terre qui serait nécessaire pour subvenir à la consommation en ressources renouvelables de l'humanité en une année. En 2019 ce nombre est de 1,7 et l'extrapolation des données montre que le seuil de 2 planètes Terre sera dépassé bien avant la fin de la première moitié du XXIe siècle.

L'horloge de la fin du monde ou horloge de l'Apocalypse (Doomsday Clock en anglais) est une horloge conceptuelle créée en 1947, peu de temps après le début de la guerre froide, et mise à jour régulièrement

écologique globale, ramené à une date de l'année), limite montrant les signes d'une involution, d'un renversement de la courbe du progrès, où l'espérance de vie elle-même peut descendre, à la fois en raison de morts liées à des conditions de vie misérables, mais aussi des maladies ou des problèmes de santé précoces. Et certainement, dans ce cadre, la pandémie du Covid est exemplaire puisque, au-delà du dilemme que nous affrontons, entre d'un côté l'effondrement de l'économie, si nous confinons tout le monde dans l'espoir de sauver un maximum de vies, et de l'autre, une augmentation du nombre de morts si nous laissons tout ouvert pour favoriser l'économie, elle montre la double revanche de la nature : à la fois, parce que la nature a pu souffler, une fois l'homme confiné (EOD : 29 juillet en 2019 ; 22 août en 2020), mais aussi parce que ce sont les animaux qui ont contaminé les Hommes, en raison de la négligence humaine et de son ignorance des zoonoses.

<https://www.numerama.com/sciences/616943-lexploitation-des-animaux-sauvages-accroit-les-risques-de-pandemie-comme-covid-19.html>

« *Les maladies infectieuses émergentes chez les humains sont souvent causées par des agents pathogènes provenant d'hôtes animaux, et les foyers de zoonoses représentent un défi majeur pour la santé mondiale* », écrivent les auteurs d'une étude qui vient de paraître, le 8 avril 2020, dans *Proceedings of the Royal Society B*. La zoonose correspond à la transmission d'un pathogène de l'animal vers l'humain. Leur travail de recherche tend à démontrer que l'impact croissant de l'humanité sur la vie sauvage augmente les risques de zoonoses. Rapidement, il s'agit d'une étude menée sur 142 virus issus de zoonoses, comportant 3 groupes d'animaux :

- Les animaux dont la population est plus abondante du fait de leur domestication à des fins d'exploitation — alimentaire principalement. C'est le cas surtout du bétail, où l'on retrouve le plus de virus transmis à l'être humain.
- les animaux sauvages qui ont adapté leur distribution, leur comportement et leur habitat aux changements anthropogéniques (d'origine humaine), comme les chauves-souris ou les rongeurs.
- Les espèces en voie disparition, du fait de la chasse intensive, du trafic ou de la disparition de leurs habitats. Ces animaux sauvages menacés représentent deux fois plus de risques de zoonoses que les espèces dont le risque d'extinction provient d'autres facteurs que les humains.

---

depuis, par les directeurs du Bulletin of the Atomic Scientists de l'université de Chicago, sur laquelle minuit représente la fin du monde, l'Apocalypse.

L'horloge utilise l'analogie du décompte vers minuit pour dénoncer le danger qui pèse sur l'humanité du fait des menaces nucléaires, écologiques et technologiques. Le nombre de minutes restant avant minuit est mis à jour après une estimation collégiale. Depuis le 23 janvier 2020, l'horloge affiche minuit moins cent secondes (23 h 58 min 20 s) en raison de l'« incapacité des dirigeants mondiaux à faire face aux menaces imminentes d'une guerre nucléaire et du changement climatique ».

D'un point de vue épidémiologique, ces trois groupes et trois configurations ont un facteur commun : l'habitat naturel se réduisant, les populations de ces animaux sauvages et les populations humaines multiplient les contacts. Les risques de zoonoses se multiplient alors à leur tour. « La propagation des virus provenant des animaux est le résultat direct de nos actions concernant la faune et son habitat », explique la directrice de cette recherche Christine Kreuder Johnson. « Ces actions menacent simultanément la survie des espèces et augmentent le risque de propagation. Dans une convergence malheureuse de nombreux facteurs, cela entraîne le type de pétrin dans lequel nous nous trouvons actuellement. » Pour la crise sanitaire actuelle, cette convergence réside par exemple probablement dans la consommation alimentaire illégale de pangolins, de mauvaises conditions sanitaires dans le marché aux animaux de Wuhan, et la mutation d'un coronavirus. Nous pourrions aussi parler des visons au Danemark qui ont permis au Covid-19 de muter (cluster 5) ou de la grippe aviaire en France à partir de l'élevage des poulets.

Ainsi, notre environnement n'est pas un environnement objectif composé d'objets qu'il suffit d'agencer pour créer un écosystème. Ces objets sont en fait des organismes qui possèdent leur mouvement propre, tendant vers la vie et la reproduction de leur espèce, et il ne faut pas juste considérer les animaux ici, mais non seulement les virus et les bactéries, mais surtout, les interactions entre ces divers organismes, lesquelles sont médiées par les sols, la terre, l'air, le vent, la glace, etc. Entre les espèces donc, il n'y a pas un néant, un espace vide, ou rien ne se passe, il y a de l'air qui permet soit à d'autres espèces de s'y infiltrer, soit à deux espèces de s'affronter ou de collaborer. Lorsqu'on prend un jardin à la française, tout est agencé de façon géométrique afin de satisfaire le regard de l'homme qui, devant l'harmonie mathématique des arbres et de plantes réduites à l'état de « forme physique », doit s'exclamer : « Mon Dieu que c'est beau, que c'est harmonieux ! ». Lorsqu'on regarde comment poussent les plantes dans la nature, il n'existe pas d'harmonie préétablie, tout se croise, tout se rencontre, tout se combat, tout s'épouse, mais il existe une biodiversité très importante, c'est-à-dire la présence de nombreuses espèces qui cohabitent ensemble. Le problème, avec l'être humain, c'est que pour satisfaire ses besoins, il sélectionne seulement ce qui lui paraît bon, détruit tout ce qui ne lui semble pas bon, et supprime même ce qui lui ne paraît pas utile ou rentable.

Aussi, il est intéressant de noter que, sur 400 000 espèces de plantes recensées, dont 80 000 environ sont comestibles (soit 20%), seulement 50 assurent 90% de l'alimentation humaine (0,000625%). Le mois dernier, nous écoutions que l'Argentine venait de lancer la culture intensive du blé OGM HB4 susceptible de résister à la sécheresse et à la salinité des sols. L'exemple des cultures céréalières montre à quel point l'homme possède une conception limitée et sélective de la nature qui semble privilégier, l'espèce humaine à court terme, mais qui aura, à long terme, des effets forcément négatifs et désastreux sur la planète. Toute l'économie céréalière dans le monde se limite, grosso modo, à 3 céréales (maïs 43%, le blé 28%, le riz 19%), dont la culture intensive a des effets considérables sur les sols, et plus largement la biocénose. En 2018/2019, 700 millions d'hectares de céréales sont cultivés

dans le monde, soit 49 % des terres arables, 14 % de la surface agricole mondiale et 5 % des terres émergées du monde, et 2,6 milliards de tonnes de céréales ont été produites. Pourtant, et je comprends bien les problèmes d'exploitation, il existe un nombre considérable de graminées (poacées), 12000 espèces environ, majoritairement comestibles, dont les céréales font partie, mais ne constituent qu'une infime partie dont l'exploitation s'avère nocive.

Sans vouloir revenir à l'âge de pierre et à défendre seulement la cueillette, ni même vous encourager à partir dans les dernières terres sauvages comme Christopher McCandless dans *Into the Wild*, qui s'empoisonne, croyant manger une patate sauvage, la culture céréalière, entraînée par l'agro-alimentaire et la grande consommation, continue de nous faire croire, je crois, qu'il n'existe pas de modèle alternatif et que donc il est nécessaire de développer les OGM afin de réduire les famines dans le monde. Alors bien sûr, quand on possède le monopole, c'est très facile de cultiver ses plantes, d'autant plus faciles qu'elles sont améliorées en laboratoires, qu'elles sont protégées à grand coup de pesticides, d'herbicides, et d'engrais de synthèse, d'autant plus facile que l'homme, en général, a perdu le goût du potager et ne sait plus semer un haricot. Sauf que l'agriculture intensive, avant d'être une façon de créer des végétaux, donc de la vie, est un système productif humain, qui ne sélectionne que quelques variétés et élimine, non seulement beaucoup d'autres, mais aussi d'autres formes de vie. En fait, si l'agriculture intensive produit un environnement typiquement humain, elle appauvrit la nature, c'est-à-dire l'environnement objectif au sein duquel d'autres espèces vivent, réduisant la biodiversité, et risquant, à long terme, de détruire la planète entière et a fortiori, l'espèce humaine.

Ainsi, nous ne pouvons plus vraiment dire que l'environnement de l'homme est « naturel » puisqu'il exploite en fait la nature pour créer un autre type d'environnement : il réduit la nature à un objet afin d'exploiter ses ressources, se faisant, détruit grand nombre d'être vivants, comme s'il était dissocié du reste des espèces, comme s'il pouvait se trouver au-dessus de la vie, comme si, son environnement artificiel pouvait dominer l'autre naturel et imposer sa force à l'ensemble des éléments de ce monde. Dans ce sens, il pourrait s'agir d'un environnement que nous pourrions appeler « tyrannique » ou « totalitaire », favorisant un seul individu – une seule espèce – au détriment des autres, l'homme s'épandant partout, tel un virus, conquérant tous les sols et parasitant toutes les espèces. Alors, maintenant, le problème est de savoir si cet environnement artificiel et tyrannique, est viable à long terme, et s'il va vraiment permettre à l'homme de survivre, quand bien même il pourrait être la seule espèce à survivre.

Tout le courant du transhumanisme, ou plutôt du posthumanisme, puisque nous avons maintenant dépassé l'homme en tant qu'espèce biologique, est convaincu que l'espèce humaine peut survivre de façon totalement artificielle. Rapidement, selon cette conception, la science aurait modifié la condition humaine et serait capable de la modifier (par le génie génétique par exemple) au point que l'humanité serait à un tournant radical de son histoire.



Elle devrait aussi, et je cite un rapport d'office parlementaire sur « L'impact et les enjeux des nouvelles technologies » : « s'élargir au non humain (cyborgs, clones, robots, tous les objets intelligents), l'espèce humaine perdant son privilège au profit d'individus inédits, façonnés par les technologies » (chapitre B Les défis du transhumanisme). En d'autres termes, le but du posthumanisme ne se trouve plus dans la survie, comme notre biologie nous le rappelle, il voit dans l'homme un surhumain et développe des technologies susceptibles, non seulement d'accroître les capacités de l'organisme, mais aussi de lui en donner d'autres. Il produit ainsi un environnement totalement artificiel permettant à l'homme d'agir et d'interagir, non plus comme une espèce au sens naturaliste du terme, mais comme une super-espèce capable de jouer avec la biologie elle-même, à la manière d'un Dieu. En fait, là se pose le problème de la nature réelle de l'homme postmoderne, de ce que nous sommes aujourd'hui et de ce que nous allons devenir, et il semblerait qu'apparaisse un fossé, au sein même de l'espèce humaine, entre deux types d'hommes. D'un côté, il va y avoir les pauvres, simples individus tentant, tant bien que mal de perpétuer l'espèce humaine prise dans son acceptation biologique (une conception naturaliste donc) ; et, de l'autre, il va y avoir des super riches, qui vont avoir accès à toutes les technologies possibles et inimaginables, lesquels vont s'apparenter à des Dieux et imposer au monde, un environnement technologique tyrannique, soumettant toutes les espèces qui ont survécu, mais aussi la majorité des hommes qui sont pauvres, aux diktats de leurs entreprises, de leurs technologies, et à la propagande qu'ils imposent (voici une conception posthumaniste donc).

Alors, sommes-nous condamnés à obéir à cet environnement technologique ? Devons-nous accepter les ordres donnés par les super-riches, les cyborgs ? Voulons-nous nous-mêmes devenir des post-humains ? Pouvons-nous même encore choisir ? Ou alors, faut-il se battre, quitte à mourir, tel Néo dans *Matrix*, contre les machines, contre internet et la 5G ? (Bon c'est John Wick, mais je n'ai pas trouvé de photo de Néo avec un chien...) Dans tous les cas, je ne sais pas et je vais finir par là. Comme bien souvent, la philosophie n'est peut-être pas le meilleur des remèdes lorsqu'il s'agit de trouver des réponses concrètes et efficaces à des questions importantes. Dans tous les cas, et je m'avance à titre personnel, puisque c'est un peu ce que je fais, peut-être, demain, commencerez-vous un jardin, un potager ? Regardez pousser les plantes, mettez des œillets d'inde pour éloigner les pucerons, plutôt que des pesticides, des capucines aussi, et de la bourrache. En plus d'éloigner les insectes qui sont susceptibles d'abîmer votre potager, vous verrez des abeilles arriver ; elles viendront butiner vos fleurs. Vous redécouvrirez alors comment fonctionne le processus de pollinisation ; car, pour avoir des courgettes, qui sont des fruits, il faut des fleurs mâles et d'autres femelles, et puis un agent transportant le pollen de l'une à l'autre. Sans abeille, aucune courgette. Sans courgette, plus d'être humain. Voilà, ce sera le mot de la fin et il sera juste ironique. Je vous remercie pour votre attention.